

Eleonora Elguezabal, *Frontières urbaines : les mondes sociaux des copropriétés fermées*

Rennes, Presses universitaires de Rennes, coll. « Géographie sociale »,  
2015

Dominique Vidal

---



Édition électronique

URL : <http://cal.revues.org/4494>

ISSN : 2268-4247

Éditeur

Institut des hautes études de l'Amérique  
latine

Édition imprimée

Date de publication : 31 décembre 2016

Pagination : 173-176

ISBN : 978-2-37154-074-3

ISSN : 1141-7161

Référence électronique

Dominique Vidal, « Eleonora Elguezabal, *Frontières urbaines : les mondes sociaux des copropriétés fermées* », *Cahiers des Amériques latines* [En ligne], 83 | 2016, mis en ligne le 28 février 2017, consulté le 29 avril 2017. URL : <http://cal.revues.org/4494>

---



Les *Cahiers des Amériques latines* sont mis à disposition selon les termes de la licence Creative Commons Attribution – Pas d'utilisation commerciale – Pas de modification 4.0 International.



**Eleonora Elguezabal, *Frontières urbaines : les mondes sociaux des copropriétés fermées*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, coll. « Géographie sociale », 2015, 247 p.**

Qu'on les appelle *gated communities* aux États-Unis, *condomínios fechados* au Brésil ou *torres* en Argentine, et qu'ils soient des lotissements protégés à l'écart des villes ou des immeubles sécurisés en leur sein, les espaces résidentiels fermés sont depuis un peu plus de deux décennies un objet au cœur des études urbaines. À en juger par la littérature sur la question, on aurait pu croire que tout avait été écrit, tant les variations sur le thème portaient depuis quelque temps déjà davantage sur les lieux analysés que sur le contenu analytique à proprement parler. C'était en tout cas jusqu'à la thèse d'Eleonora Elguezabal dont le livre qu'elle en a tiré jette un regard nouveau sur cet univers social dont la complexité est finement décrite. Fruit d'une enquête ethnographique de vingt mois réalisée à Buenos Aires au cours de plusieurs séjours en Argentine, il adopte en effet une perspective qui, à la différence des approches macrosociologiques et typologiques qui prédominent dans les travaux sur le sujet, désubstantialisent ces espaces dits fermés. Pour ce faire, Elguezabal procède à un changement d'échelle notable, en se refusant à tenir pour acquis que ces derniers constituent des « enclaves » dont il s'agirait principalement de déterminer le statut dans les « villes globales » et le rôle qu'ils jouent dans la fragmentation

territoriale. Elle s'intéresse plutôt à ce qu'elle nomme le « travail d'enclavement » dont ils font l'objet, ce qui revient, selon ses termes, à « étudier les démarches entreprises par certains acteurs pour transformer ces immeubles résidentiels en enclaves » (p. 17). Ce choix de focale l'amène notamment à observer que les frontières spatiales de ces lieux ne correspondent pas aux frontières sociales qui les traversent et traduisent leur hétérogénéité. Il en résulte une conséquence analytique majeure : le refus de l'auteure de donner une définition de ce qu'est un « espace résidentiel fermé ». Car d'une part, la « labilité » des frontières manifeste l'impossibilité d'opposer nettement un intérieur et un extérieur, tant il existe une grande diversité de vécus chez ceux qui pratiquent ces espaces. Et, d'autre part, la « porosité » des frontières amène dans ces immeubles des membres des couches populaires qui y travaillent, alors même que l'intention de ces enclaves est de tenir leurs résidents à l'écart des populations perçues comme des classes dangereuses.

Chacune des deux parties de l'ouvrage est d'ailleurs consacrée à ces deux dimensions des frontières. Forte de trois chapitres, la première, intitulée « Labilités », examine sous différents angles le tracé flou et changeant des frontières des copropriétés fermées. Le chapitre 1, sans doute le plus intéressant de l'ouvrage, montre comment la typification de ces enclaves résulte en grande partie de discussions entre universitaires qui les ont caractérisés au moment où la question de la dualisation

et de la fragmentation des villes globales s'imposait dans les débats internationaux. Le terme de *torre country* utilisé en Argentine a ainsi traduit une figure de la polarisation sociale à Buenos Aires dans une métropole dont l'unité de l'ensemble paraissait céder avec l'accroissement des inégalités socio-territoriales. Le chapitre suivant révèle cependant que les habitants de ces *torres* ne se perçoivent pas comme formant un groupe homogène distinct de l'environnement. Ils établissent au contraire des différences sociales en leur sein, en fonction notamment de la diversité des positions occupées, de l'origine de classe et des trajectoires. C'est aussi pourquoi la gestion des copropriétés donne lieu à ce travail d'enclavement par lequel l'ordre social de la copropriété est affirmé et maintenu (chapitre 3). Le conseil syndical et les sociétés qui gèrent ces espaces jouent ici un rôle majeur. Les tensions récurrentes entre les gestionnaires de copropriétés et les syndicats d'employés qu'elles emploient font pourtant que ce travail d'enclavement donne continuellement lieu à des négociations.

Également constituée de trois chapitres, la seconde partie, « Porosités », a d'ailleurs pour objet les relations entre ces employés des copropriétés fermées et leurs résidents. Son premier chapitre poursuit le raisonnement de la partie précédente, en s'intéressant à la sécurité dans le travail d'enclavement des copropriétés fermées. Il met en évidence une frontière sociale centrale qui sépare les propriétaires, dont l'appartenance à ces lieux est considérée légitime, et ceux qui

y travaillent pour les faire fonctionner et y occupent des positions subalternes. Pour autant, ces copropriétés ne sauraient être considérées commensurables les unes aux autres : certaines, socialement plus homogènes, y apparaissent plus fermées que d'autres. La diversité sociale de ces dernières oblige ceux qui s'occupent de la sécurité à veiller constamment au respect des normes d'usage de leurs espaces intérieurs. Le chapitre 5 porte du reste spécifiquement sur les employés des copropriétés chargés d'en assurer l'ordre social. Vigiles et *intendentes* se pensent comme une catégorie intermédiaire entre les propriétaires et les personnels de service (domestiques et employés du nettoyage). Ils ne parviennent pourtant pas à se voir assimilés, comme ils le souhaiteraient, à des « cols blancs » des copropriétés, tant leurs habitants ne les perçoivent que comme une catégorie subordonnée et les rapprochent des autres catégories de personnels. Le dernier chapitre, enfin, examine une autre dimension du marquage des frontières sociales au sein des *torres*, en prenant pour objet les *changas*, ces activités informelles que les employés des copropriétés réalisent à l'occasion pour les résidents. Outre des revenus complémentaires, celles-ci donnent en particulier lieu à l'établissement de relations personnalisées utilisées par les employés comme critères de classement non seulement entre eux, mais aussi pour différencier les résidents en fonction de leur prodigalité et style de vie. En cela, les *changas* constituent un analyseur de la pluralité des frontières



sociales dans les frontières spatiales de copropriétés.

Une solide conclusion synthétise les principaux résultats de la recherche. L'auteure y rappelle notamment l'importance de considérer les copropriétés fermées non comme des espaces homogènes allant de soi mais « comme une catégorie de l'action à visée performative, comme un modèle à suivre pour certains acteurs, soumis alors à des traductions, des redéfinitions, des résistances et des échecs » (p. 211).

L'ouvrage d'Eleonora Elguezabal est remarquable à tant d'égards qu'il est impossible dans l'espace d'une recension de revenir sur tous les aspects qui retiennent l'attention. Nous limiterons pour cela à en souligner trois. Le premier réside dans le choix d'échelle et l'utilisation réussie d'une méthode ethnographique qui combine observations, entretiens approfondis et sources écrites avec un véritable souci de réflexivité sur la démarche adoptée. L'auteure ne cède pas en cela à une tendance de la sociologie française qui s'en tient à des comptes rendus d'enquête egocentrés au détriment de l'élaboration théorique. Bien au contraire, elle met des matériaux minutieusement recueillis au service de propos de portée plus générale soigneusement documentés. Le deuxième s'inscrit dans le prolongement direct du précédent. Il concerne la capacité à inscrire un travail de sociologie urbaine localisé dans des débats internationaux de sociologie générale. Parfaitement au fait de la littérature récente sur maints sujets, l'auteure parvient à propos à

mettre sa recherche au service des discussions sur les transformations de la vie en ville et la nature des liens sociaux. Le dernier aspect sur lequel il nous paraît important d'insister est en quelque sorte l'envers de ce qui vient juste d'être dit. Il consiste en effet, non pas dans l'inscription de ce livre dans les discussions en cours à l'échelle internationale, mais, également, dans le déchiffrement original qu'il apporte sur les transformations de l'Argentine au cours des trois dernières décennies. Entre autres exemples, le lecteur saisit au fil des pages la trace du péronisme dans le fonctionnement des syndicats, les trajectoires sociales modifiées par la crise ou des périodes de forte croissance, ainsi que la peur croissante suscitée par la criminalité et la présence des couches subalternes dans l'espace métropolitain.

Tout ouvrage important prêtant le flanc à la critique, on peut cependant regretter qu'Eleonora Elguezabal n'aille pas encore plus loin dans son effort de dissocier frontières spatiales et frontières sociales. L'utilisation des cadres théoriques construits par Michèle Lamont ou, plus récemment, par Andreas Wimmer aurait pu lui permettre d'affiner le trait, que ce soit pour préciser les catégories et les processus de tracés de frontières utilisés par les acteurs investigués ou la présence de l'ethnicité dans la vie sociale. Établir la non-coïncidence des frontières spatiales et sociales permettrait de même de s'engager plus avant dans une compréhension de la vie en ville comme faite de situations et de mobilités plutôt que construite en

référence à des groupes sociaux et des espaces circonscrits. Ce n'était sans doute pas là l'objet du livre, mais il n'en reste pas moins que la perspective choisie conduit à reléguer au second plan le citoyen comme individu singulier alors même que le choix de vivre dans une copropriété fermée comme les difficultés du travail d'enclavement l'y ramènent inmanquablement.

Cela n'enlève rien bien entendu à la grande qualité du travail de l'auteure, qui a d'ailleurs déjà été salué par l'obtention du Prix de thèse de l'École des hautes études en sciences sociales.

**Dominique Vidal,**  
professeur de sociologie  
à l'université Paris Diderot-Paris 7  
et membre de l'Urmis (Unité de  
recherche migrations et société).

**Violaine Jolivet, *Miami la cubaine : géographie d'une ville-carrefour entre les Amériques*, Presses universitaires de Rennes (PUR), 2015, 272 p.**

L'auteure étudie dans cet ouvrage de géographie l'histoire d'une exception, celle de Miami, une ville latinisée par des élites cubaines où une minorité est devenue majoritaire et dominante en moins d'un demi-siècle. L'enseignante-chercheuse à Montréal s'attelle à montrer comment cette élite gouverne depuis une trentaine d'années les territoires urbains à l'échelle de la ville et plus largement au niveau

macrorégional. Pour comprendre cette exception cubaine, il faut rappeler la proximité géographique entre l'île et la Floride (environ 150 kilomètres les séparent) et les liens historiques qui les unissent. Il convient pour cela de différencier les vagues migratoires, chaque flux migratoire a joué un rôle spécifique dans la structuration sociale et politique de la communauté cubano-américaine. Publié en 2015 et issu de sa thèse soutenue à Paris en 2010, cet ouvrage s'appuie sur six ans de recherche afin d'analyser cette « troisième Amérique ». Principalement construite avec les outils de la géographie mais aussi de la philosophie et de la sociologie, l'œuvre s'appuie sur un large appareillage bibliographique et sur une solide réflexion théorique des concepts convoqués. Les données qualitatives (dont un certain nombre d'entretiens) ont ainsi permis de produire trente illustrations réunies dans un cahier couleur au centre de l'ouvrage ou bien au fil du texte, qu'il s'agisse d'une série de cartes statistiques et ethniques à l'échelle de Miami ou bien d'un ensemble de photographies donnant un nouveau visage à la ville. L'étude des élites cubano-américaines au cœur de l'ouvrage se focalise sur trois dimensions : la mobilité, les rapports de pouvoir et les dynamiques culturelles. La géographe se fonde principalement sur les travaux du géographe politique Claude Raffestin et du philosophe Michel Foucault afin d'inscrire son étude à la croisée de la géographie culturelle, sociale et politique. Plus précisément, les stratégies des élites, leurs tactiques, discours et représentations